

## La mort est un arbre dans les mots

Nadine Ribault

Volume 39, Number 1 (229), February 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32528ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Ribault, N. (1997). La mort est un arbre dans les mots. *Liberté*, 39(1), 86–93.

NADINE RIBAUT

**LA MORT EST UN ARBRE  
DANS LES MOTS**

LA CONSCIENCE ÉGARÉE

Les ardoises  
brillaient  
alignées sur  
les toits.

Et, ces jours-là,  
le typhon était un  
cri de frayeur  
d'où la conscience égarée revenait  
fatiguée,  
un secret dans les mains.

Le passé,  
ces jours-là,  
chantait les visites du monde.  
Ils voulaient bien voir que la terre était ronde.  
Ils voulaient bien voir les rayons du soleil sur la mer.  
Ailleurs la vérité est autre.  
Ils voulaient bien voir que l'homme plaît à la femme  
et que la femme sourit, une main sur le ventre.  
Ailleurs, ailleurs, une autre voix, le typhon ces jours-là.  
L'homme lève son visage vers la femme

---

inondé de soleil et de lune.

Il lui montre les chaînes à ses mains, à ses pieds.

Et la voix du typhon est la voix de la femme,  
qui, ces jours-là, chante les visites du monde.

Ô comme la terre est ronde !

Ô les rayons du soleil sur la mer !

Et,

miracle,

les ardoises qui brillent alignées sur les toits.

## L'ODEUR DU VENT TOMBÉ DE LA MONTAGNE

Dans la montagne,  
le vent qui  
se lève  
est un soupir d'aise  
lentement  
rougeoyant  
qui  
tombe  
des falaises.

Quand ils le voient tomber  
net, vif et clair, sans  
un bruit,  
ils commencent à  
ramasser les orties, les azalées  
et les bleuets.  
Viennent de pousser les lueurs d'un soupir.  
Ils se regardent et se sourient, se montrent quelques  
fleurs que le vent a semées  
que le vent a laissées  
tomber  
comme des pièces de monnaie. Ils font la quête.  
C'est une messe  
universelle  
où Dieu est un roi,  
où le roi est aimé, généreux et connu,  
où l'on n'a plus de doute, de peur ou de frayeur, plus  
du tout,  
jamais,  
parce qu'il y a les fleurs pour rassurer,  
les orties, les azalées,  
les bleuets

---

et ces très petits hérissons au seuil de nos saisons,  
toute cette odeur qu'on connaît dans les maisons.  
Longtemps avant.  
L'odeur du vent tombé de la montagne.

## LA CHUTE DANS LA GRANDE MAIN DE DIEU

Ils méditaient parce qu'ils ne pouvaient  
plus  
faire autrement.

Et leurs mots se mouvaient dans les arbres  
jusqu'à  
parfois s'y confondre, c'est ce qu'il leur semblait.  
Ils disaient : — C'est ce que nous voyons, chaque jour,  
à chaque détour,  
chaque récif, chaque livre, c'est ce que nous croyons, les  
arbres nous ressemblent.

Dieu est en toute chose, la plus petite rose, le plus petit  
sapin, l'oiseau  
tombé  
d'une falaise.

Nous rêvons que les grands visages des montagnes  
sont les grands visages de Dieu  
faits  
des grands visages des morts  
et  
que  
l'oiseau tombé d'une falaise  
retombe dans la main de Dieu.

Pourtant, là, dans la mer, les poulpes ont de roses  
écorces et des chardons  
ont écorché le sable sous-marin. Comme faite à l'encre-  
amarante, une trace y est restée,  
un arbre y a poussé, des jonquilles y sont nées. Les  
vagues ont enroulé l'ombre de la montagne.

## LA GRANDE BAIE DU MONDE

— Voilà ! Voilà ! disaient-ils  
ce que nous attendions. La grande baie du monde.  
Le voyage infini. Voilà ! Voilà ! disaient-ils.  
Petites roses de papier.  
Des lumières dans les yeux si clairs des femmes,  
sous les mille paupières  
de toutes les filandières.  
Que de larmes à nos joues soudain !  
Et soudain que de vagues pour épouser les côtes des  
plages !  
Ici,  
les secrets sont fleurs.  
Nous boirons du faro et chanterons des chansons.  
Ici,  
les fleuves charrient des lanternes de papier.  
Mais que d'arbres dans les mots ! Doucement les  
étoiles... se posent  
sur nos mains les feuilles des érables. Ah ! disaient-ils,  
avons-nous tort  
de croire encore ? Dieu étreint nos cœurs et les fenêtres  
arrêtent nos cris. Dieu étreint nos vies et nos cœurs  
se renversent sur les allées des cimetières. Nous avons  
mille voix.  
Nous avons mille cœurs. Nous sommes les enfants  
des amants d'hier.  
Ô bonheur de la paix assemblée, le rire, le rire des  
bébés... Une île  
où les rivières sont faites pour laver nos cheveux  
de toute la poussière du voyage.  
Dieu sourit.  
Nous lui offrons le livre du voyage  
furtif.

Il y aura la douleur incomparable de l'absence : petites  
roses de papier,  
filées, filées  
au métier à tisser par les doigts fins de  
la mémoire.



## LA VOIX DE L'ENFANT

C'est la vie douce  
et légère  
qui me tendait les bras. Ô Mère ne me dénigre pas.  
Dieu mène les morts dans les bras des vivants. Caresse-  
moi.  
Oublie la pensée douloureuse de l'enfant. Ô Père  
ramasse ma poupée,  
jette-la-moi, au-dessous des falaises.  
Elle me manque tant.  
Je suis là,  
à présent, en êtes-vous étonnés ?  
Je file au métier à tisser de petites roses de papier.  
Pour un enfant du jour tombé de la terre,  
le voyage,  
finalement,  
est celui de l'amour. Ne l'aviez-vous pas dit ? Ô Parents  
de ma vie de jadis.  
Ô Mon Frère,  
le temps se composait de mots. Les doigts fins de la  
mémoire.  
Exister traverse les montagnes, exister est pour fondre  
les fils des arbres aux fils des mots.  
C'est le plus beau  
voyage.  
Je marche près des volcans lorsque nous sommes des  
milliers d'enfants.